

## DÉCOUVERTE

*Le Calvaire*, signé et daté :  
P S Jaillot 1664. Ivoire d'éléphant  
et noyer. Londres, Victoria & Albert  
Museum. © Victoria and Albert  
Museum, Londres, Dist. RMN-  
Grand Palais / image Victoria  
and Albert Museum





# PIERRE-SIMON JAILLOT



## DE L'ACADÉMIE À LA BASTILLE, LES PÉRIPÉTIES D'UN IVOIRIER

Originaire de Saint-Claude dans le Jura, Pierre-Simon Jaillot (vers 1631-1681) fut le seul ivoirier à être admis à l'Académie, dont il fut radié une dizaine d'années plus tard en raison de son insolence. Sa triste vie est assez bien connue grâce aux archives de l'institution royale mais la plus grande part de son œuvre, virtuose, est à redécouvrir.

/ Par Philippe Malgouyres

*« L'un et l'autre Jaillot, deux admirables frères,  
Du lieu de Saint Oyan dans la Franche-Comté,  
Sur l'ivoire exprimant toute leur volonté,  
L'animent par leur main sur des sujets contraires.*

*Par Simon on diroit que la matière endure ;  
Hubert la fait plier de la mesme façon ;  
De quelle utilité profite leur leçon ?  
Et qui peut mieux former une noble figure ? »*

C'est par ces vers de mirliton que l'abbé Michel de Marolles<sup>1</sup> nous apprend que les Jaillot étaient de Saint-Claude, dans le Jura (Saint-Oyand-de-Joux est un ancien nom de cette ville). Dieppe et Saint-Claude sont les deux capitales de l'ivoirerie française ; la seconde fut le berceau de quelques grands sculpteurs, dont Joseph Villerme, les Rosset, et probablement Claude Beissonat. Alexis-Hubert Jaillot, que Marolles cite aussi comme ivoirier, est passé à la postérité comme graveur et cartographe. Son frère, Pierre-Simon (Saint-Claude, vers 1631-Paris, 1681), fit une carrière de sculpteur, dont on peut suivre les péripéties à travers les procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il fut le premier (et le dernier)



ivoirier à être admis dans cette compagnie choisie. « Du samedi 28<sup>e</sup> jour de May 1661. Cejourd'hui l'Académie estant assemblée à l'ordinaire, Monsieur Pier Simont Jaillot a présenté le cruscifit d'ivoire que l'Académie luy a ordonné de faire pour sa réseption, laquelle ayant esté aprouvé, led. Sieur Jaillot a esté resçu en l'Académie et payera la somme de cinquante livres... ». Dans les deux premières années qui suivirent sa réception, il se montra assidu. Mais dix ans plus tard, ce n'était plus le cas. En 1672, il fut convoqué à plusieurs reprises à cause d'une lettre rageuse où il refusait de contribuer à l'hommage que l'Académie voulait payer à son protecteur décédé, le chancelier Séguier. Le 2 avril, il céda à ces injonctions, et, mis en présence de cette missive, s'excusa platement, déclarant « qu'il a escript la lestre à luy présentée par un emportement inconsidéré et dont il a tous les desplaisirs du monde » et demanda pardon et indulgence, qui lui furent accordés. Mais Jaillot n'avait pas pardonné. Ayant ruminé sa frustration envers l'institution pendant plus d'un an, il explosa le 6 octobre 1673 : « le sieur Jalliot, sculpteur, a interrompus la deslibérations par un discours insolant, pleins de collèr, disant qu'il vouloit que l'on rétractâ la deslibération quy a esté faicte contre luy au mois d'avril 1672. ». Quatre jours plus tard, il fut décidé qu'il était radié de l'Académie et que « son ouvrage seroit ostée de l'Académie et donnée pour demeurer perpétuellement à l'église de Hôpital des Petite-Maisons ». Le crucifix de Jaillot, de 1661, fut ainsi envoyé à l'asile d'aliénés, un épilogue de son expulsion non dénué d'humour et qui visait sans doute à exprimer l'opinion de l'Académie sur la santé mentale de son ancien membre (l'hôpital des Petites-Maisons servait d'hospice, de teignerie, et de lieu d'accueil pour les maladies vénériennes et mentales). Dans les années qui suivirent, on lui imputa une pasquinade, concoctée avec un peintre qui avait été chassé de l'Académie de France à Rome, un certain Basset, puis un pamphlet imprimé, *Dialogue d'un gentilhomme Narcfois et d'un Italien*, à propos de la réunion des Académies de Paris et de Rome. Au-delà de son aspect polémique, cet opuscule est surtout un plaidoyer pour la sculpture : à la différence de la peinture, c'est « un art masle digne de l'emploi des plus grands hommes » qui requiert la compréhension de « l'expression des passions et mouvements de l'âme qui réfléchissent sur la face humaine, auquel les actions du corps et de ses parties doivent convenir ». Et Jaillot de condamner la doctrine de « Charles Le Nurb dans son Académie ridicule ».

Marie-Madeleine (détail du *Calvaire*).  
Ivoire d'éléphant et noyer. Londres,  
Victoria & Albert Museum.  
© Victoria and Albert Museum, Londres,  
Dist. RMN-Grand Palais / image Victoria  
and Albert Museum

## EMBASTILLÉ À LA SUITE DE DÉMÊLÉS AVEC CHARLES LE BRUN

Charles Le Brun, violemment attaqué dans son œuvre et sa personne, obtint que le sculpteur fût poursuivi. Une perquisition chez Jaillot y découvrit divers papiers impliquant le sculpteur, dont les épreuves corrigées du pamphlet. Il fut embastillé courant 1678 et condamné à cinq ans de bannissement. Une lettre écrite depuis sa geôle au Lieutenant-Général de Police rapporte ses démêlés avec le Premier Peintre. Celui-ci lui aurait commandé un crucifix, que Jaillot lui livra. Lassé de n'être pas payé, Jaillot le récupéra. Quand Charles Le Brun se présenta avec 150 livres pour régler le sculpteur, celui-ci lui répondit qu'il venait de vendre le crucifix à un autre pour le double. On peut douter de la véracité de cette réponse, dictée par l'orgueil blessé du sculpteur [d'autant plus que dans un inventaire de l'échoppe de son frère, dressé en 1675, le plus grand des crucifix est estimé 150 livres]. En tout cas, son frère possédait « un de ses grands Crucifix d'ivoire, qu'il regarde comme une pièce digne de la curiosité d'un Roy », qui est encore présent dans son inventaire après décès en 1712. C'est donc suite à cette indécatesse que Jaillot se serait fait un adversaire tenace dans la personne de Charles Le Brun, qui voulut le détruire : « ses ennemis, n'ayant pas trouvé d'autres moyens pour le perdre, ont prétendu le convaincre d'avoir composé un Libelle contre l'Académie de Peinture et Sculpture ». Jaillot fut libéré en janvier 1679 et mourut deux ans plus tard, âgé de 48 ans. Il habitait avec son frère, quai des Grands-Augustins, et fut enterré à Saint-André-des-Arts le 24 septembre 1681 « sur les sept heures du soir ». Cette triste vie ne fut pas à la hauteur des espérances de l'artiste, pour qui la psychiatrie moderne aurait sûrement un diagnostic...

## UN CORPUS D'ŒUVRES À DÉCOUVRIR

Sa fortune posthume ne fut guère plus brillante : son morceau de réception est toujours perdu et les collections françaises ne conservèrent longtemps rien de sa main. C'est dans l'indifférence des Français que l'imposant calvaire daté 1664 passa en vente en 1984 et fut acheté par le Victoria & Albert Museum. Cet ensemble extraordinaire avait été décrit par Louis de Bachaumont le 2 avril 1787, alors qu'il se « trouve en dépôt chez le Curé de St Germain l'Auxerrois, qui se propose de le faire voir incessamment au public ». La figure de la Madeleine, expressive Niobè chrétienne, incarne parfaitement les ambitions de Jaillot sculpteur.

Nous pûmes réparer quelque peu cette injustice en acquérant pour le Louvre en 2014 un *Saint Sébastien*. Il est signé et daté de 1662, peu après la réception de



*Saint Sébastien*, signé et daté sur la terrasse à gauche : P. JAILLOT 1662. Ivoire d'éléphant. Paris, musée du Louvre, département des objets d'art. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Stéphane Maréchal

l'artiste à l'Académie. Jaillot semble prouver qu'il est tout à fait à sa place dans cette institution dont il met en œuvre les préceptes : l'étude de l'anatomie, plus savante que sensible, et le souci de représenter les passions par le geste et la mimique. La pose, qui rappelle les contorsions pédagogiques imposées au modèle vivant pour la formation des élèves, est l'occasion de cette étude dans le genre pathétique. Comme les autres ivoiriers de son siècle, il produisit surtout des crucifix, pour lesquels il était encore fort estimé au XVIII<sup>e</sup> siècle : « Quant aux Crucifix d'ivoire qu'a fait Simon Jaillot de qui je parle, l'on y trouve tout ce qu'on peut demander de sçavant et de devot : l'on peut dire que s'il donnoit un sujet d'étude aux uns, les autres n'y trouvoient pas moins de sujets de meditation ». Il forma le projet, dès

## DEUX SCULPTURES INÉDITES DE JEAN GAULETTE, UN CONTEMPORAIN DE JAILLOT

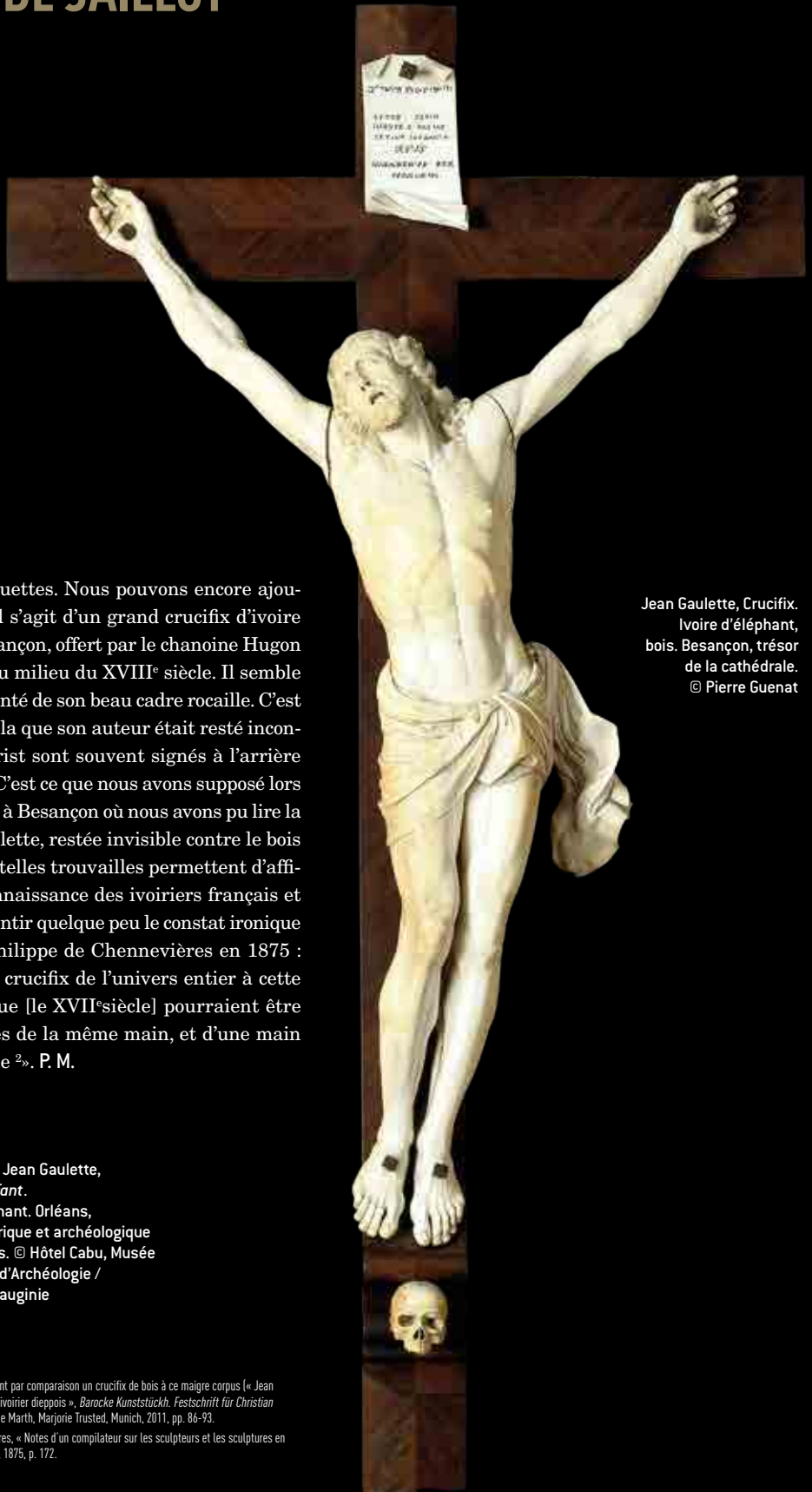
Entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, le sculpteur Jean Gaulette était actif à Dieppe. À la différence de Jaillot, on ne sait rien des circonstances de sa vie. Il appartient à l'autre grand centre de l'ivoire français à côté de Saint-Claude mais, par les hasards de l'histoire, des quatre œuvres connues qui portent sa signature, deux sont en nacre et l'une en bois<sup>1</sup>. Sa seule pièce en ivoire publiée est une *Vierge à l'Enfant*, à l'allure attique, qui semble sortie tout droit d'une composition de Laurent de La Hyre (Berlin, Skulpturensammlung). On peut avec confiance lui attribuer une statuette comparable mais non signée, qui repose sur la même terrasse octogonale. Le drapé fluide du manteau frangé, l'expression tendre du visage idéalisé jusqu'à la géométrisation, l'animation contenue de la pose, tout cela unit sans aucun doute ces deux statuettes. Nous pouvons encore ajouter une œuvre à ce catalogue bien succinct : il s'agit d'un grand crucifix d'ivoire conservé dans le trésor de la cathédrale de Besançon, offert par le chanoine Hugon à l'archevêque Antoine Pierre de Grammont au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il semble ne jamais avoir été démonté de son beau cadre rocaille. C'est probablement pour cela que son auteur était resté inconnu : ces grands Christ sont souvent signés à l'arrière sur le périzonium. C'est ce que nous avons supposé lors d'une visite récente à Besançon où nous avons pu lire la signature de Gaulette, restée invisible contre le bois de la croix. De telles trouvailles permettent d'affiner notre connaissance des ivoiriers français et de démentir quelque peu le constat ironique de Philippe de Chennevières en 1875 : « les crucifix de l'univers entier à cette époque [le XVII<sup>e</sup> siècle] pourraient être réputés de la même main, et d'une main française<sup>2</sup> ». P. M.

Ici attribué à Jean Gaulette,  
*Vierge à l'Enfant*.  
Ivoire d'éléphant. Orléans,  
musée historique et archéologique  
de l'Orléanais. © Hôtel Cabu, Musée  
d'Histoire et d'Archéologie /  
© François Lauginie

Jean Gaulette, Crucifix.  
Ivoire d'éléphant,  
bois. Besançon, trésor  
de la cathédrale.  
© Pierre Guenat

<sup>1</sup> Pierre Ickowicz a adjoint par comparaison un crucifix de bois à ce maigre corpus (« Jean Gaulette, sculpteur et ivoirier dieppois », *Barocke Kunststüch. Festschrift für Christian Theuerkauff*, éd. Regine Marth, Marjorie Truusted, Munich, 2011, pp. 86-93).

<sup>2</sup> Philippe de Chennevières, « Notes d'un compilateur sur les sculpteurs et les sculptures en ivoire », *La Picardie*, 3, 1875, p. 172.



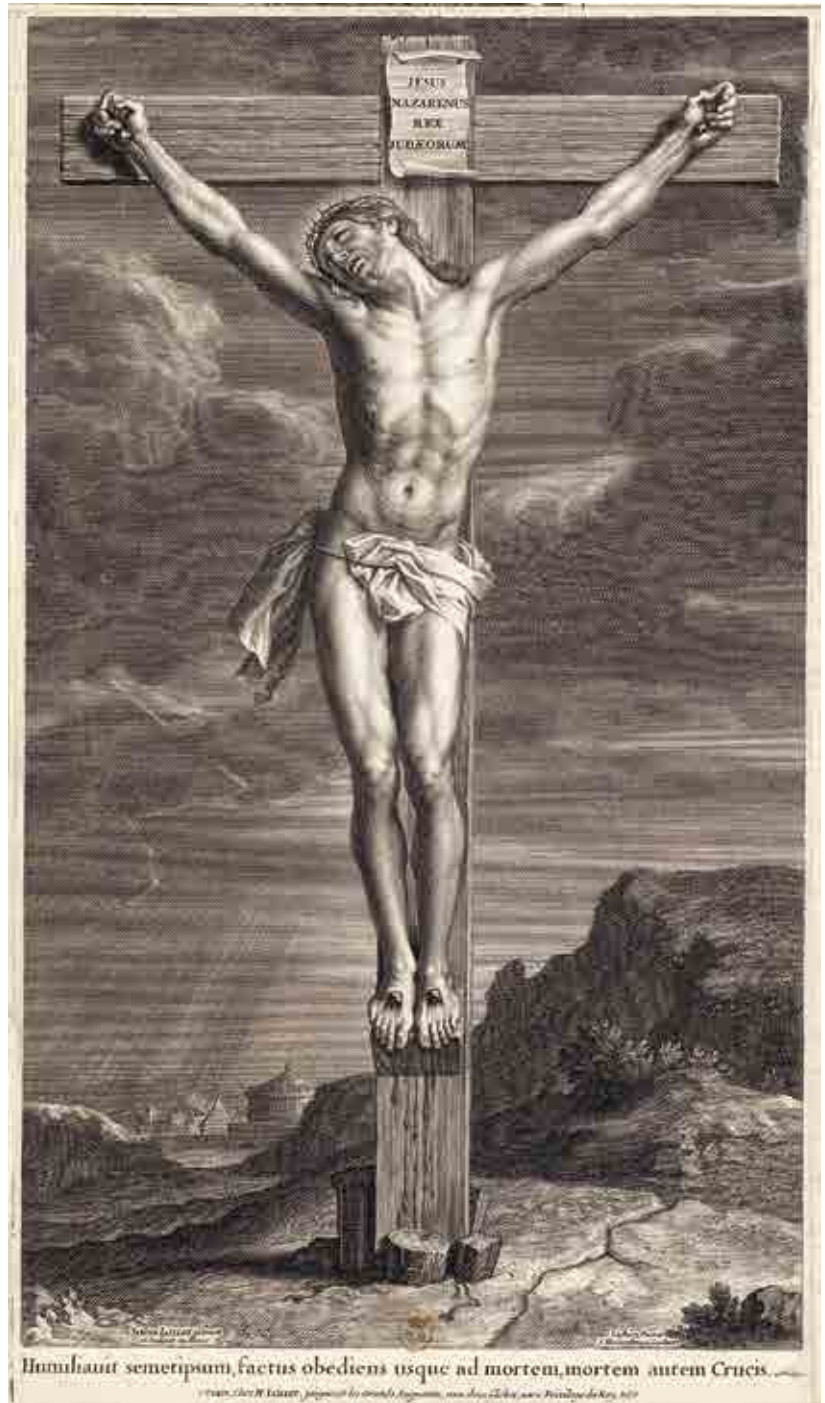


Crucifix, signé : P.S JAILLOT sur le périzonium. Ivoire d'éléphant. Localisation inconnue, vente Paris Drouot, Kapandji, 15 mai 2013, n° 186. © Kapandji-Morange

1675, de diffuser ses créations par la gravure, mais d'une manière très originale et peu économique : il commanda à Louis Licherie des peintures montrant ses Christ d'ivoire sur des fonds de paysage, peintures qui servirent de modèle au graveur. Ces tableaux ne sont pas identifiés aujourd'hui mais nous imaginons qu'il s'agissait de grisailles pour être directement transposables en gravure. Le choix de Licherie est étonnant : ce spécialiste des tableaux religieux pour les églises et les couvents est un fidèle épigone de Charles Le Brun. Il dirigea l'école de dessin des Gobelins jusqu'en 1670 et fut reçu à l'Académie en 1679, après l'exclusion de Jaillot. Le rapport entre ce satellite du Premier Peintre et les Jaillot ne paraît guère évident. Deux mois avant sa mort, Jaillot passa un contrat avec Jean Hainzelmann pour une grande gravure en trois planches d'après l'un de ces tableaux, qui fut publiée de manière posthume en 1683. D'autres estampes suivirent, par le même graveur en 1684 puis par Picart le Romain en 1686.

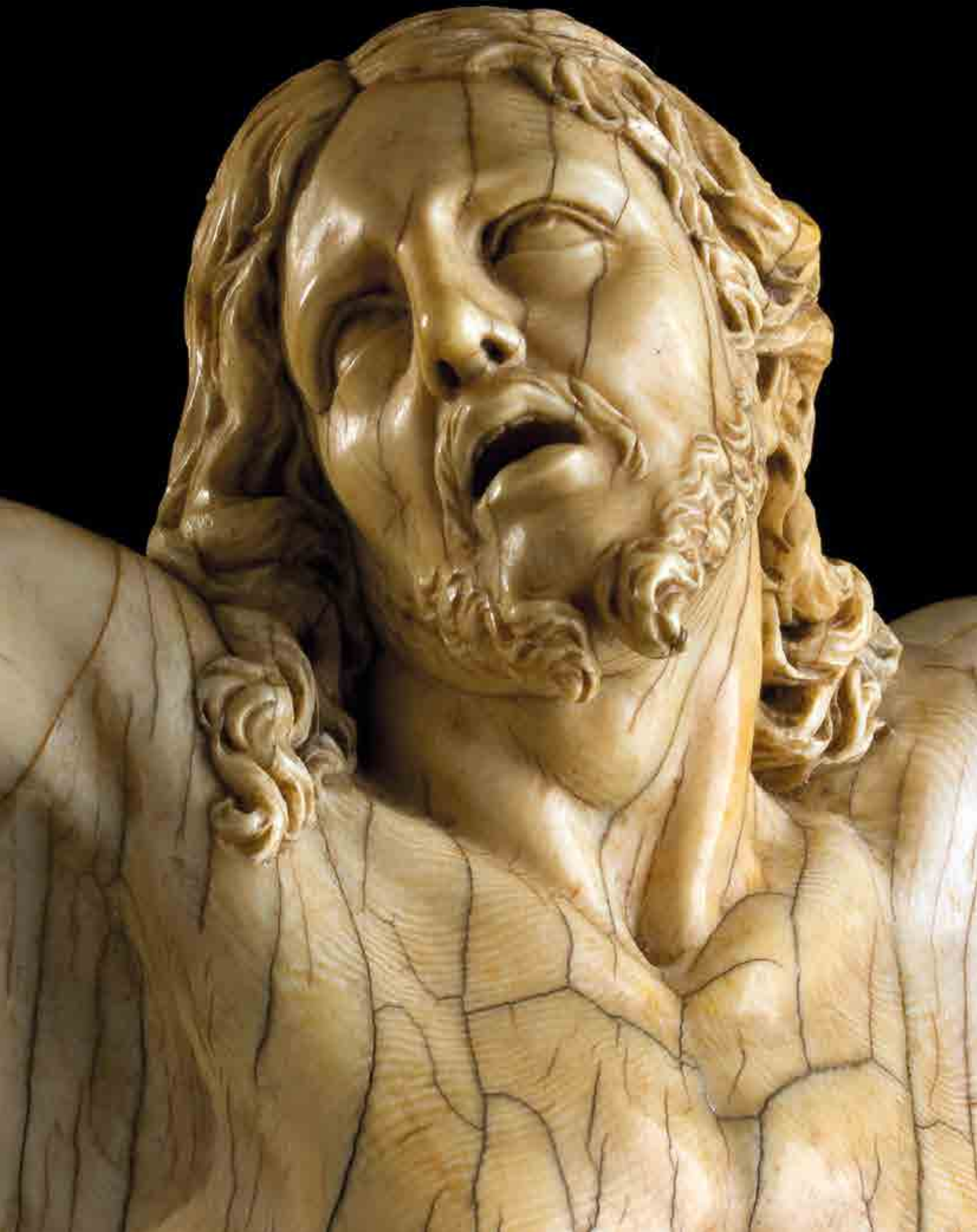
## LE MYSTÉRIEUX CRUCIFIX DE L'ÉGLISE D'AILLES

Le plus célèbre des crucifix de Jaillot se trouvait dans l'église d'Ailles : il devait son renom à avoir été publié en 1905 comme une réplique de son morceau



de réception disparu. Il fut longtemps la seule œuvre connue du sculpteur, mais connue seulement à travers la photographie : le crucifix disparut de l'église durant la Première Guerre mondiale (voir encadré p. 65). Comment ce magnifique crucifix était-il parvenu dans cette modeste église paroissiale ? La seigneurie d'Ailles appartenait au chapitre de la cathédrale de Laon mais c'est plutôt de l'abbaye voisine de Vauclair que pourrait provenir le crucifix. Dans la paroisse, on considérait que le crucifix avait été sauvé du maître-autel de ce monastère cistercien, qui fut vendu comme bien national

Johann Hainzelmann (1641-1693), *Le Crucifix*, d'après une peinture de Louis Licherie mettant en scène un crucifix de Pierre-Simon Jaillot. Gravure. Paris, Bibliothèque nationale de France. © BnF





Crucifix, signé sur le pézizonium : P. S. Jaillot faciebat 1664. Ivoire d'éléphant. Localisation inconnue, vente Bertolami Fine Arts, 21 mars 2017.  
© Bertolami Fine Arts

en 1789 [il fut définitivement ruiné en 1917]. Un grand crucifix d'ivoire n'a que faire sur le maître-autel d'une abbatale : au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce genre de sculpture orne plutôt les appartements du prieur, un oratoire privé ou une sacristie, comme le spectaculaire crucifix signé par le Dieppois Jean Gaulette du trésor de la cathédrale de Besançon (voir encadré p. 62). Une provenance de l'abbaye de Vauclair est cependant tout à fait vraisemblable. Classé Monument historique en 1913 puis disparu, le crucifix vient de réapparaître à Londres à l'occasion d'une vente publique. Il a été restauré : les pieds fracturés, déjà décrits en 1901 et visibles sur la photographie ancienne, ont été complétés, les bras remontés ou refaits, mais c'est bien le crucifix disparu d'Ailles, qui porte la signature et la date de 1664 autrefois relevée. Une procédure a été ouverte pour tenter de rapatrier cette œuvre importante, qui se trouve être aussi le seul vestige de ce village martyr. Mais l'absence de législation internationale dans le domaine des œuvres volées appartenant aux collections publiques en rend l'issue incertaine. Et l'on ne saurait trop compter sur la bonne étoile de Jaillot... ■

1 *Lire des peintres et graveurs*, édité par Georges Duplessis (Paris, 1855, p. 48). Voir aussi André Fontaine, *Académiciens d'autrefois*, Paris, 1914, pp. 115-143 (« Les gros mots de Simon Jaillot, sculpteur en crucifix d'ivoires »).

2 Anatole de Montaiglon, *Procès-verbaux de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture*, I (1648-1672), Paris, 1875, pp. 180, 382 ; p. II (1673-1688), Paris, 1878, pp. 13, 112-117.

3 Fontaine, pp. 129-130.

4 Florent Le Comte, *Cabinet des singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1702, III, p. 186.

5 [Louis Petit de Bachaumont], *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France*, Londres, 1789, vol. 34, pp. 347, 362-363.

6 Florent Le Comte, *Cabinet des singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1702, III, p. 186.

7 Maxime Préaud, « Chemins de croix. Un marché de gravure entre Pierre-Simon Jaillot et Jean Heinzelmann en 1681 », *Les Nouvelles de l'estampe*, n° 237, hiver 2011-2012, pp. 42-57.

8 *Journal de l'Aisne*, 26 et 27 décembre 1901 (n° 299).

## AILLES, UN VILLAGE DISPARU SUR LE CHEMIN DES DAMES

Le poétique nom de Chemin des Dames rappelle la présence dans la région de Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara, qui fut maîtresse de Louis XV et dame d'honneur de Madame Adélaïde. Elle acquit, apparemment grâce à l'argent de cette dernière, le château de la Bôve, à côté d'Ailles, et tenta d'obtenir de l'intendant l'amélioration de l'accès à son domaine en invoquant la possible visite de Mesdames Victoire et Adélaïde et la nécessité d'y faire passer leur carrosse. Mesdames n'auraient emprunté ce chemin qu'une seule fois, en 1784, mais le nom lui est resté. Il est depuis tristement associé à la sanglante bataille du printemps 1917. Après Verdun, les Allemands se replièrent et la ligne du front se trouva modifiée. C'est alors que le général Nivelle décida de conduire une offensive massive dans l'Aisne en avril 1917. Les Allemands occupaient ce plateau depuis le début de la guerre et le village d'Ailles, sur ce nouveau front, fut lourdement bombardé par les Français et entièrement détruit. Au cours de l'année 1917, le village passa du côté français, puis fut réoccupé par les Allemands avant d'être repris par les Français fin octobre. L'année suivante, la zone redevint allemande entre juin et octobre 1918. Il ne reste plus rien de cette bourgade de 150 habitants. En 1919, le territoire de la commune fut classé zone rouge, c'est-à-dire une terre absolument dévastée, polluée par les gaz et les explosifs, saturée des cadavres des hommes et des bêtes. Pour conserver la mémoire de ce lieu, la commune voisine de Chermizy s'adjoignit le nom d'Ailles. C'est probablement entre l'occupation en septembre 1914 et la destruction du village en avril 1917 que le crucifix de Jaillot fut retiré de l'église d'Ailles, sauvé par un des habitants ou pillé par un soldat. « Peu importe d'ailleurs ; contentons-nous de nous féliciter que ce précieux objet d'art ait été préservé de la destruction et remercions, quelle qu'elle soit, la personne qui l'a conservé » : ce sont, en 1904, les mots d'André Cherrier qui publia le crucifix d'Ailles, en se félicitant qu'il ait ainsi échappé au vandalisme révolutionnaire<sup>1</sup> .... P. M.



L'église d'Ailles peu avant sa destruction, carte postale envoyée par un soldat allemand en septembre 1916. Collection particulière. © Tous droits réservés

1 André Cherrier, « Une œuvre inconnue de Jaillot », *Revue de l'Art ancien et moderne*, n° 83, XV, 10 février 1904, pp. 151-153.